

JE PROPOSE VICTORIA, A SALTA

Judith Lesur

Marathon des (h)auteurs
avril 2007

Je propose Victoria, à Salta (Argentine).
Victoria ne veut pas.
Peut-être que Victoria ne veut pas que je propose.
Victoria m'en veut.
Je l'indispose.
Victoria ment.
C'est sa névrose.
Victoria veut.
C'est du vent.
Aller à Salta sans Victoria.
Le grand saut.
Sauter Victoria ?
Victoria ne le sent pas.
Elle pose.
Je veux Victoria.
Elle vire morose.
Je sens Victoria.
C'est mordant.
J'encense Victoria.
Ça se nécrose.
Ses cheveux.
Ses dents.
En prose.
Je suis Victoria.

Saleté de Salta, cordon de cordillère qui retient Victoria, Victoria ne vient pas, ne voit plus, Victoria ment et ne m'aime plus. Saillie de Salta la fertile, fouillis de villes, de vignes que je ne connaîtrai pas. Sale Victoria. De Victoria, jaillit la ville, du cliquetis de ses os, le zoo fétide de ses ennuis. Je vis mais Victoria ne le sait pas. Salta la putride. Victoria, mon vis te sait et ne t'oublie pas.

Il propose Salta. La première fois, je pense : Yalta ? Qu'est-ce qu'on va foutre à Yalta ? Il sait que je n'aime pas le froid, il sait qu'avec le froid, je suis moi en moindre, en portion congrue, et puis il explique Salta, la Cordillère et le train des Nuages, et je n'ai plus jamais pris Salta pour une autre.

Moi à Salta, ça n'aurait jamais existé sans lui, mais je suis bien obligée de reconnaître que Salta sans moi était déjà Salta. Elle m'a fait la peau, m'a littéralement tannée et quand il est parti, moi pas.

Je propose Victoria. Demande sa main. Le reste vient avec. Je veux couvrir son nom du mien. Je veux couper ses cheveux. Lécher son sein.

Victoria veut bien. Coupe son rein comme une orange. Presse son jus directement dans ma bouche. Victoria est mienne, miaule quand je suis chien, mélange son miel au mien.

*M'a proposé. Ai accepté.
Sommes maintenant mélangés.
Son meilleur dans mon pire.*

Carapatés à Salta. En noces.
Engrosser Victoria à Salta ? Précoce.
Mon prépuce entre ses bosses.
Salto avant, arrière, avant, arrière.
Sales gosses, cosses salaces.

*L'arrivée à Salta. Dessalés, et saouls. Lui dans mes formes, moi dans sa force.
Salta la fertile, nous enfiévrés serrés,
à ensemençer l'escargot de béton
à cracher dans le nombril de la ville sous la pampa de nos pubis*

Salta l'argentine, les rues creusées d'altitude
faces travaillées, buttées des fesses
poches lourdes des ventres, tout est montagne
et Victoria, la somme de mes sommets

*nos escarpements, mon précipice
on s'escalade, immobiles
sous l'hématome du ciel*

Victoria enfonce ses doigts dans le pelage des chiens
n'épelle plus mon nom,
referme la nacelle de son con
souffle ailleurs

*Salta sous moi
ses ossements, des grelots à mes chevilles
la page ouverte de ma cuisse
pour calligraphier ses respirations*

Salta me prend Victoria
l'apprend, l'agrippe au ventre

Salta m'invente

Saleté de Salta

AU FOND, TOUT AU FOND, LES PYRÉNÉES

Judith Lesur

Marathon des (h)auteurs
avril 2007

*Au fond, tout au fond : les Pyrénées
Le pire y est né
Périnée déchiré d'une pierre*

Jean Irolart est vraisemblablement décédé fin 2004 mais Jean Irolart n'est pas mort
Nous ne saurons vraisemblablement pas qui est Jean Irolart
Car Jean Irolart n'a vraisemblablement pas existé
Mais entre le moment où Jean Irolart est décédé et le moment où Jean Irolart est mort
Nous allons nous immiscer

Des Pyrénées, nous ne savons rien ou presque
Et c'est sans doute mieux comme ça
Nous projetterons.
De Jean Irolart, nous ne savons rien non plus
Et c'est le but que nous nous assignons

Nous pourrions imaginer des montagnes hérissées et sombres
Nous pourrions imaginer des villages de bois et de pierre
Des hommes et des femmes flétris par les frimas
Mais nous ne le ferons pas
Jean Irolart nous attend pour exister

Jean Irolart n'est pas un monsieur irréprochable
Jean Irolart n'est même pas un monsieur
Jean Irolart est un enfant rigolard
La tignasse plantée d'épis
Les genoux fleuris de croûtes
Le sourire comme une figue fendue dans son visage lait de brebis
Mais Jean Irolart est plus qu'un enfant
Jean Irolart est né de la saillie d'un ours
C'est ce que disent les villageois
En plantant leur fourche dans la mie fraîche de son dos

Jean Irolart aurait pu polir ses talons sur les galets des ruisseaux
Frotter son sexe dans la mousse des sous-bois
Écraser les grains de cassis sous sa langue
Souffler dans l'anus des crapauds
Percer de l'ongle le ventre des sangsues
Mordre la croupe de la jument
Regarder perler la fente d'Odile qui pisse dans les fourrés
Lécher la farine sur les doigts de sa mère
Mais Jean Irolart est né de la saillie d'un ours
Et ses dix ans nourrissent la ravine

Nous voudrions lâcher les loups aux troussees des villageois
Nous voudrions incendier leurs granges
Nous voudrions brûler leurs fourches
Mais nous ne le pouvons pas

Nous voudrions laver la dépouille de Jean sous l'orage

Entre le moment où Jean Irolart est décédé et le moment où Jean Irolart est mort
Il y a désormais les mots les galets les grains de cassis
Que nous sommes allés chercher à la pointe de notre langue
Dans le tréfonds de ce que nous ignorons